

## En marge du récit

Madeleine Ouellette-Michalska

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette-Michalska, M. (1993). En marge du récit. *Moebius*, (58), 109–115.

## EN MARGE DU RÉCIT

Madeleine Ouellette-Michalska

Sur l'atlas de mon bureau, je suivais le tracé généreux du Saint-Laurent et prenais plaisir à naviguer dans ses fles, lorsque j'entendis parler de l'île de la Quarantaine. J'ignorais alors qu'elle avait déjà porté le nom étonnant d'Île-de-Grâce, et avait pu appartenir à l'archipel des Danaïdes indiqué sur une carte ancienne, mais ces mots exercèrent sur moi une fascination qui poussait à prendre des décisions rapides.

J'écrivis des lettres. Je sollicitai des appuis. Puis un matin, je débarquai là-bas. C'était là, à une cinquantaine de kilomètres de Québec, que tout avait commencé. Là que des femmes avaient posé leur regard brûlé par la fièvre, puis s'étaient avancées et avait mis leurs pas dans ceux de l'étudiante, aux cheveux coupés court, qui me servait de guide.

Les hommes se tenaient un peu en retrait, au bout du quai qui n'existait pas encore puisque cela se passait cent cinquante ans plus tôt. Mais une si grande distance dans le temps n'altérait pas la précision de la scène en train de se reconstituer. Une ligne sombre, laissée sur le rivage par la dernière marée, incitait à déplacer des frontières. Peut-être était-ce cela qui séduisait. Tout paraissait s'effacer dans l'effritement poreux qui dévorait les pas, mais il en restait

la sensation, un amalgame d'enchantement et de détresse pour lequel vous cherchiez les mots.

C'est à ce double mouvement que conduisait le fleuve : souhaiter être ce qui s'efface et qui dure, vouloir donner une voix à ceux et à celles qui remplissaient les cimetières de l'île. Car ce coin de terre nue, éblouissant, avait une mémoire qui prenait, en été, la voix de l'Irlande.

Les premières fois que je me rendis là-bas, je ne sus pas pressentir le gouffre d'ombre qu'il recélait. Au bout du débarcadère, quelqu'un tendit la main. «Ainsi donc, vous écrirez sur l'île? Vous raconterez son histoire et lèverez le secret qui pèse sur elle.»

Je répondis que je me mettrai au travail plus tard, qu'il me fallait d'abord absorber le spectacle de l'eau, légèrement brouillée de glaise, qui battait ses vagues contre les rochers gris et les herbes folles bordant les deux côtés du quai. C'était une façon de gagner du temps. Une manière de ruser avec l'imaginaire qui allait et venait entre les lignes non encore écrites sur l'ampleur des migrations qui avaient bouleversé cette île – et même tout le continent – au siècle précédent.

Les trois quarts du roman étaient déjà rédigés lorsqu'il m'apparut tout à coup absurde d'évoquer les ressortissants d'un pays que je n'avais jamais vu. Je partis pour l'Irlande et arrivai à Dublin un jour de pluie. C'était un dimanche soir. Un match de hurling finissait, et la foule en délire arborait partout des oriflammes jaunes et bleues. Dans cette cohue bruyante, le taxi se fraya difficilement un chemin jusqu'au Castle Hotel où je devais loger.

Ce petit hôtel était à deux pas de la rue O'Connell. Je voulus voir la ville avant de défaire mes bagages. Jouant des coudes sur les trottoirs glissants, je rasais les immeubles, interrogeant les carrelages des portiques aux couleurs éteintes, les pierres des façades noircies par l'humidité. La rue et les cafés débordaient, c'était presque impossible de circuler. La moitié du pays paraissait être descendue dans la capitale pour venir applaudir son sport national.

Forcée de revenir à ma chambre, je me fis du thé, avalai les biscuits achetés au terminus d'autobus, et me contentai de regarder défiler les gens de ma fenêtre.

Le lendemain, je trouvai la ville envahie par les touristes. Sur O'Connor, je croisai des Allemandes et des Hollandaises qui couchaient dans des auberges de jeunesse, quelques couples français, des Japonais chargés de caméras. Des étudiants espagnols me demandaient le chemin de Trinity College, jadis fondé par la reine Victoria, où se donnaient des cours d'anglais. Et des flots d'Américains, vêtus de jeans et de polyester, déferlaient partout. Ils venaient tâter leurs racines, boire de la Guinness, courir les bonnes aubaines.

C'était les heureux descendants de ceux et celles qui avaient échoué sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre ou accosté à la Grosse-Île au siècle précédent. Entre deux courses, ils entraient se réchauffer dans le hall du grand hôtel Gresham où les mères séchaient leurs sandales blanches et secouaient leurs mantilles de plastic pastel. Puis tous repartaient battre les trottoirs, où tombait une fine bruine entrecoupée de pluie, et allaient finalement se restaurer chez McDonald.

Je les voulais émus par la quête des origines – cette remontée du temps qui m'apparaissait quasi sacrée –, mais de gigantesques charters d'outre-Atlantique déposaient chaque jour un nouveau contingent de voyageurs à vingt minutes d'un comptoir de fast-food, et le parcours initiatique se terminait devant un hamburger et un coca-cola.

L'Office du tourisme irlandais avait créé pour eux des cartes ingénieuses qui regroupaient les familles fondatrices par comtés délimités par un large trait bleu. Au début, c'était un O'Conolly, un O'Cullen, un O'Conealy ou un O'Callanan qui habitait Galway. Et c'était un McCarthy, un McDonough ou un McSweeney qui naissait et mourait à Cork. Ce *fast find* généalogique me parut tout d'abord génial. Mais les trottoirs regorgeaient de monde, et les identités s'effritaient dans l'encombrement de parapluies, de harnachements de camping, et de sons gutturaux entre

lesquels se glissaient les sonorités charnues de l'Écosse où j'étais passée juste avant.

Moi-même, je m'accordais assez peu de répit. D'abord je marchai, attentive aux flèches blanches suivies des mots *Look left* ou *Look right*, peints sur la chaussée aux intersections pour empêcher les touristes de se jeter sur les voitures venant en sens inverse, qui roulaient à gauche comme dans les îles Britanniques. Ce lieu avait mis en échec l'un des plus fiers empires du monde, et je souhaitais voir ce que m'avaient fait désirer les dépliants touristiques consultés. Mais le réel dénonçait parfois ce que j'avais lu, et je devais me défendre d'un sentiment de désenchantement.

Alors que trop de souvenirs de lectures encombraient ma mémoire, le visage tourmenté de Joyce m'apparut aux fenêtres de l'hôtel où avait été rédigé *Ulysse*. Et dans le jardin de la cathédrale Saint Patrick, je vis Swift donner le bras à sa compagne Esther Vanhomrigh. Ailleurs, Yeats, Kavanagh, O'Casey, O'Connor, O'Brien, Beckett me firent signe de la main au détour de certaines rues. Et je crus à certains moments voir rôder l'ombre d'Oscar Wilde et de Bernard Shaw, lus autrefois avec autant de réticence que de curiosité, persuadée qu'ils étaient anglais, mondains, superficiels.

Néanmoins l'Irlande m'échappait dès que ses écrivains me quittaient. Dans un pub où l'on annonçait des ballades anciennes, j'entendis de vagues refrains western tuer les bardes anciens. Et au-dehors, des piétons taciturnes s'éclipaient, aussitôt donné le renseignement demandé. Un chauffeur de taxi, à qui je réussis à arracher quelques mots, finit par dire : «J'ai un cousin à Montréal, une tante en Australie, deux oncles à New York.» Cette ville dont je cherchais les habitants semblait être à l'image du pays qui avait essaimé un peu partout sur la planète.

Détachée du texte commencé, j'étais remplie d'une impression de dépaysement. Pourquoi étais-je venue visiter un lieu qui me paraissait encore plus insaisissable que dans mon roman? Et pourquoi voulais-je à tout prix en pénétrer l'âme, en posséder le secret? Leur pudeur exacerbait le

silence. C'était par impuissance, et non par générosité, que je ne m'emparais de rien.

Pour fuir l'impasse, je cédai à la tentation des visites guidées. Le front collé à la vitre du car, j'observais la ville pluvieuse, cherchant à savoir où se terraient ceux et celles dont on disait qu'ils aimaient boire, parler, danser. Sans doute se cherchaient-ils aussi dans cette meute vorace qui se précipitait d'un car à l'autre, d'un McDonald à l'autre – en ai-je compté six ou sept? –, comparant les prix, les menus, les horaires, les distances.

Le conducteur faisait office de guide. Sa voix chaude éveillait les siècles assoupis au fond du corps silencieux. Ses allusions et ses rappels ravivaient des curiosités éteintes, une passion tiédie par l'absence. Je revenais habitée par l'émotion que l'on éprouve, parfois, face à ce que l'on a déjà aimé. Ainsi portée par le cahotement du car, et bercée par la voix qui rétablissait les certitudes, les espaces commémoratifs, j'oubliais la grisaille. Comme les touristes du petit train rouge et blanc de l'île de la Quarantaine, j'observais à distance, et sans trop de fatigue, le spectacle offert à la mémoire oublieuse qui, quelques heures ou quelques minutes plus tard, se laisserait distraire par autre chose.

Lorsque le car nous ramena face à l'hôtel Gresham, et que plus rien – ni la voix du guide, ni celle de la littérature et de la fiction entreprise – ne me protégeait du présent, j'eus à nouveau peur de la ville.

Place Parnell, j'hésitai avant de choisir ma direction. Fixant la rue transversale, je me demandai : si Joyce se trouvait là, m'indiquerait-il la direction du pont, au tablier duquel pendent des têtes carnavalesques taillées dans des tissus de couleurs vives, qui font des bonds au-dessus de la rivière Liffey? Et à l'arrêt d'autobus où je tombais d'épuisement, j'eus cette idée saugrenue : si Beckett m'apercevait ainsi, avec cette grippe et cette fièvre, me conseillerait-il de m'enfermer dans ma chambre et d'avalier un cachet d'aspirine en attendant Godot?

Une fois rétablie, j'allai du côté de Dundalk, Dunleer, Balgriggan, Drogheda où subsistaient des vestiges des an-

ciens *enclosures*. Mais je dus renoncer à Galway. Des touristes s'étaient rendus là-bas, et n'avaient pu trouver de chambres. On disait la même chose de Cork et de Limerick. Cantonnée dans la capitale, je succombai à la facilité : je m'égarai sans me perdre, je visitai sans voir.

Un sentiment de trahison me remplissait. Glacée par la pluie, j'allais en fin d'après-midi m'écrouler au cinéma Savoy rempli de jeunes Américains qui croquaient du popcorn, les jambes allongées sur les sièges de la rangée qui les précédait. Je vis là-bas *In Bed with Madonna*, innocent spectacle où une fille niaise débite des obscénités entre deux Ave Maria. Puis *The Silence of the Lambs*, série de massacres cousus de fil noir qui hanteraient mes dernières nuits dublinoises.

Une nuit, j'attendais l'aube, les yeux rivés au mur longeant le lit autour duquel s'agitaient les agneaux maudits du Savoy. Un cri venu de la rue remplit soudain la chambre. C'était un cri chargé de véhémence et d'effroi. Je courus aussitôt à la fenêtre. Derrière la vitre, je n'aperçus que la nuit noire, quelques ronds de lumière enrobés de bruine au milieu desquels résonnaient des pas.

Le cri *Brian!* retentit plusieurs fois de suite. Quelqu'un appelait Brian, lançait son nom dans la nuit aveugle, et personne ne répondait. Le cri devenait sauvage, marqué de colère et d'impudeur, comme tiré du corps même de la nuit, de sa texture d'encre, d'effusions soustraites aux chairs endormies.

L'homme qui criait devait être en train de courir, car la voix se déplaçait. Elle se rapprocha, frôla la vitre à laquelle j'étais appuyée, redescendit vers la rue. Puis elle parut aller se perdre dans l'arrière-cour. J'imaginai quelqu'un frôlant l'abîme, lorsque l'appel recommença derrière la fenêtre embuée. Cet appel, quasi obscène, grimpa vers l'aigu, puis tomba, inutile, éraillé. Il avait la forme de lèvres opiniâtres et inquiètes. Peut-être ne s'adressait-il qu'à Godot, au be-

soin d'amour et d'espoir qui tient la bouche en éveil à des heures impossibles de la nuit.

La voix fléchit, et il y eut un long silence. Je crus que c'était fini, mais le cri reprit, troublant, obstiné. *Brian!* Était-ce le fantôme de la ville qui avait pris corps et errait, pathétique, à trois heures du matin? Brian, c'était toute l'Irlande et personne. C'était le nom du calme tribun des rives outaouaises. Celui d'un fils d'immigrants irlandais de Montréal qui vend des imperméables Bulberry chez Holt Renfrew et s'amène parfois au bar Grand Prix du Ritz, très dandy, susurrant des banalités à voix basse, ne supportant pas d'entendre une femme rire aux éclats : «Vous n'avez plus l'âge. C'est vulgaire, et ce n'est pas le lieu.»

Ce cri qui défonçait la nuit résumait la clameur entendue aux points stratégiques de l'île de la Quarantaine : plaintes étouffées, protestations et gémissements, acclamation des rivages spectraux confondus avec la mer d'Irlande, qui disparaissait dans la brume du Saint-Laurent secoué par les vents d'ouest. Les colorations sombres de la voix évoquaient la perte de ce qui ne se laisse jamais rejoindre : la hantise du manque, l'enchaînement des hasards et des nécessités, les lendemains qui déchantent, les corps inaccessibles enfouis dans la nuit des temps. Le cri filait sans direction précise, dépourvu des flèches indicatrices *Look left* ou *Look right* qui auraient pu aider à prévoir ce qui allait suivre. Il était murmure en suspens, confusion, Babel en délire. C'était la voix de toute histoire : la vôtre, la mienne et peut-être aussi la leur, cette suite de sons marquant l'arrêt d'un destin que l'on souhaite suivre ou transgresser.

Ce cri était la voix appelant le récit qui fait sens après coup, ordonne le tissu fragile des mots pressentis qui formeront le roman. Ce n'était pas la voix sûre de l'Histoire. Ce n'était que les bribes de l'anecdote non encore fixée dans le grain du papier.

Derrière la vitre, le cri s'épuisait. Un autre cri suivit, et puis encore un autre. Ensuite, il n'y eut plus rien.

Brian n'existait plus. Je devrais affronter seule l'imparfait d'il était une fois, il était alors.